

Les Trois Cornes de Corail

En ce temps-là, Marthe d'Allières croyait au bonheur. Comment n'y aurait-elle pas cru ? Elle le possédait dans sa plénitude, elle en éprouvait à chaque minute la présence tiède et vibrante. En vérité, elle n'aurait su que demander au destin si, apparaissant devant elle avec sa grande barbe et sa couronne d'étoiles, il lui eût offert quelque nouveau don. Elle était belle ; elle était aimée ; à dix-neuf ans, elle venait d'épouser l'homme qu'elle avait secrètement élu dans son cœur depuis son enfance.

Leur voyage de noces était un enchantement. Ils avaient porté en Italie l'ivresse de leurs premiers abandons, et parcouru, étape par étape, la péninsule qui offre aux extases des amants la connaissance de sa beauté toujours plus ardente, comme un fleuve frais à sa source devient tumultueux et brûlant à mesure qu'il s'approche de son embouchure, où l'Océan, père de toutes choses, l'absorbe. Maintenant Naples leur apprenait le secret des voluptés indicibles accordées aux hommes pour les consoler d'ignorer tout de leur destinée.

* * *

Or, il arriva que, la veille de leur départ, comme ils s'étaient engagés un peu à l'aventure dans une des innombrables ruelles qui montent de Santa-Lucia à la place du Plébiscite, Marthe lâcha tout à coup le bras de son compagnon ; puis elle le rappela aussitôt près d'elle :

— Oh ! viens voir, viens voir, Adrien !

Elle se penchait, curieuse et ravie, sur l'étagère d'une obscure petite boutique de joaillier ; et elle montrait au jeune homme une minuscule tête de mort, sculptée dans le corail rose, une tête de mort jolie comme une fleur et spirituellement gouailleuse avec le trou vide de ses prunelles et la denture serrée de sa bouche.

— Entrons, dit simplement Adrien.

A l'intérieur, se tenait assis un vieil homme, qui se leva dès qu'ils parurent. Ce leur fut un étonnement de voir la noblesse parfaite des manières de ce vieillard, pareil dans sa souquenille usée à quelque demi-dieu de l'Olympe. Il sourit à la jeunesse triomphante de Marthe, salua d'un geste de la main le jeune époux amoureux ; et, leur ayant désigné des sièges, il attendit de connaître le motif de leur visite. Certes, les occasions d'être tenté ne manquaient pas. L'étroite boutique était encombrée de bibelots antiques et modernes, d'objets d'art ou de simple industrie locale, bracelets, breloques, chaînes de montre, camées en lave du Vésuve et entailles précieuses creusées dans la chair grasse de l'onix. Adrien se distrait à fouiller des yeux cet assemblage disparate. Mais Marthe ne regardait rien de tout cela, elle avait son idée fixe ; elle ne désirait qu'une chose, une seule, la petite tête de mort en corail rose qui regardait à la vitrine et sur laquelle son caprice de femme heureuse s'était tout de suite arrêté.

Le vieil homme, en l'entendant exprimer ce souhait, avait de nouveau souri. Et, lentement, comme s'il accomplissait quelque rite mystérieux, il avait été chercher l'objet qu'elle désignait, et l'avait placé dans ses mains.

— C'est un admirable travail, expliqua-t-il. Cette tête, si petite que, suspendue à la chaîne de votre corsage, elle n'en retiendra pas les oscillations flexibles, contient toute l'énigme d'une face humaine. L'artiste qui l'a taillée est devenu fou. Sans doute avait-il été épris de quelque divine créature aussi belle que vous, signora, qui l'avait quitté pour le tombeau et dont il cherchait à fixer l'expression dernière. Regardez la finesse séduisante de cette bouche étroite et la jeunesse de ces traits charmants encore à travers le dessèchement du squelette.

— Oui, dit Marthe toute songeuse. On jurerait, en effet, qu'une pensée habite ce simulacre.

* * *

Elle tremblait un peu, maintenant, tout en ôtant de son corsage la longue chaîne d'or tramée de perles, à laquelle le joaillier devait attacher la breloque. Lui souriait toujours d'un sourire incertain et compassé qui remontait jusqu'à son front et en faisait ressortir les rides nombreuses. Quand il eut achevé de river le précieux objet, il disparut derrière une portière épaisse, emportant avec lui la longue chaîne. Adrien, qui l'avait suivi de l'oeil, trouva plaisant de dire à voix basse :

— Que va-t-il perpétrer dans l'ombre avec ton bijou entre les doigts ? Ce Napolitain a des allures suspectes de sorcier ou de magicien. Je ne suis pas tranquille...

Marthe lui mit la main sur la bouche :

— Tais-toi, de grâce ! Tu m'avais promis de ne pas railler une seule fois tant que durera notre beau voyage.

Il se tut, en effet, et ils attendirent en silence, ayant déjà oublié tout ce qui n'était pas eux, et occupés uniquement à se contempler, avec l'ivresse de la passion consciencieuse d'elle-même et que le temps n'a pas affaiblie encore. Bientôt le vieillard reparut. Grave et presque solennel, maintenant, il s'inclina devant la jeune femme.

— Voici, signora, dit-il. Vous trouverez jointes à la breloque qui a fait l'objet de votre désir, trois petites cornes de corail, comme il est d'usage d'en offrir ici aux voyageurs. Faites-moi la grâce de les accepter. Elles vous serviront de talisman contre le mauvais sort, tant que vous les conserverez sur votre poitrine. Vous voudrez bien reconnaître que ce ne sont point là des amulettes vulgaires distribuées au hasard, mais qu'elles sont sagement choisies par un vieillard à qui le temps a appris beaucoup de choses. Elles sont de couleurs différentes, quoique de la même substance. L'une est blanche, c'est la plus précieuse : elle vous préservera des tristesses de l'âme, des infidélités qui font pleurer en secret les épouses, alors que la bouche se fait encore un devoir et un espoir de sourire ; elle-même est comme une petite larme brillante et tiède qui satisfera pour vous à la loi de la douleur. La seconde est rouge, de ce beau rouge de corail que l'on appelle "écume de sang" ; gardez-vous de la perdre ; elle représente ce qui reste encore de bonheur autour de l'existence quand les bonheurs intimes se sont envolés : ce sont les satisfactions de la fortune, le succès, la gloire, la beauté, tout ce qui brille au dehors, tout ce qui suscite l'envie des foules, ignorantes de la Véritable Joie. Celle-ci enfin, la noire, est le symbole même de la destruction suprême. Pour obtenir la matière obscure dont elle est faite, le pêcheur a plongé jusqu'aux plus profonds abîmes de la mer et blessé mortellement dans sa sève le madrépore mystérieux qui épanouit au secret des flots la triple essence de sa vie, à la fois plante, animal et pierre. Oh ! signora ! fasse le ciel que cette amulette reste toujours attachée à votre corsage ! Le jour où elle viendrait à s'en détacher, l'être que vous avez le plus aimé sur la terre sera bien près de descendre dans les abîmes de la mort.

Le ton du vieillard était solennel comme son visage. Cependant, Marthe ne se troubla point. Elle repassa à son cou la longue chaîne, où pendaient la petite tête de corail rose et les trois cornes minces, qui contenaient, au dire du joaillier napolitain, le secret emblème de sa destinée.

* * *

Du temps avait passé. Marthe et Adrien étaient toujours aussi heureux. Ce n'était plus, sans doute, le ravissement des premières heures. Le calme s'était fait dans leurs sens et leur bonheur avait pris le cours régulier et tranquille d'un beau fleuve coulant entre des rives plantées de saules verdoyants. A peine se rappelaient-ils, comme un songe vague et lointain, leur voyage d'Italie, les paysages clairs d'abord, chaudement colorés ensuite, où s'était reflétée leur passion, et les chefs-d'oeuvre qui reposaient dans les musées après avoir été mêlés étroitement à la vie des hommes.

Pourtant, Marthe conservait toujours à sa ceinture ses souvenirs de Santa-Lucia : la petite tête de mort en corail rose, jolie comme une fleur, et les trois cornes symboliques, blanche, rouge et noire, que le vieux joaillier avait attachées à la longue chaîne d'or tramée de perles. Elle les portait machinalement, sans jamais y jeter les yeux, ainsi qu'un objet familier dont on a épuisé toute la jouissance. Tant d'autres fantaisies depuis avaient éclos dans son esprit capricieux ! Et Adrien ne savait rien lui refuser.

Un matin, ils déjeunaient dans l'intimité du tête-à-tête. Marthe aperçut au doigt de son mari une bague qu'elle ne lui connaissait point. Elle s'en étonna : s'il aimait les bijoux pour elle, il les dédaignait pour son propre usage et mettait une sorte de coquetterie virile à n'en jamais exhiber. Pourquoi dès lors cette bague, qui n'avait même pas l'excuse d'être artistique, cette bague modeste et sentimentale qu'une pierre bleue — probablement fausse — ornait au milieu ? Elle interrogeait Adrien, qui affectait de rire, répondait par des paroles évasives. Leurs regards se croisaient et se dérobaient comme des lames d'épée qui se cherchent et s'évitent longtemps avant de rencontrer la place du cœur. Marthe s'énervait, insistait davantage ; pour la première fois depuis qu'ils étaient unis, elle venait de voir le mensonge obscurcir le front d'Adrien. Certainement il la trompait ; certainement, il avait en dehors d'elle une affection, une passion peut-être. Violente et pâle, elle avait saisi le poignet du jeune homme. Elle cherchait à lui arracher la bague fragile. Elle ne put y parvenir. Alors elle se fit suppliante : "Donne-la-moi ! Donne-la-moi, je t'en prie !"

— Non ! dit Adrien ; — et, se levant brusquement, il quitta la salle.

Marthe baissa la tête et pleura ; et, ses yeux étant tombés par hasard sur le petit tas de choses brillantes qui pendait à sa ceinture, elle s'aperçut que la corne blanche avait disparu ; les deux autres étaient là toujours, encadrant la minuscule tête de corail rose ; mais celle-là avait disparu — depuis quand ? Depuis longtemps, très longtemps, peut-être...

Et Marthe se rappela tout à coup, avec la précision cruelle de la mémoire pour les choses douloureuses, les paroles du vieux joaillier ; et elle pleura davantage. Un grand désespoir naissait dans son cœur.

* * *

Malgré la certitude acquise de l'infidélité d'Adrien, Marthe n'avait pas tardé à tout pardonner. Elle était de ces natures à stratification profonde en qui l'amour trace des racines indestructibles et ne s'épanouit qu'en une floraison unique. Mais sa félicité intime avait disparu. Si elle aimait encore Adrien, c'était avec une âme douloureuse et comme amoindrie dans son pouvoir d'expansion.

Marthe peu à peu s'habitua à ce mensonge. Elle se contentait de cette existence infirme, elle se faisait à vivre avec cette moitié de vie sentimentale, à aimer sans être aimée, à peu près comme un manchot s'habitue à n'agir qu'avec un bras ou un phthisique à ne respirer qu'avec un poumon. Ce qu'elle redoutait avant tout, c'était qu'Adrien ne lui échappât de nouveau. Elle le guettait aux heures de retour, elle le suivait dehors par la pensée chaque fois qu'il s'éloignait de la maison. D'ailleurs, lui-même semblait maintenant amendé, assagi.

Un soir, pourtant, il tarda à revenir. C'était un de ces précoces soirs d'hiver où le crépuscule traîne longtemps des ombres indécises sur les lueurs mal essuyées du soleil couchant. Marthe avait négligé de faire apporter de la lumière. Elle se tenait derrière la fenêtre, épiait la voilure de cercle qui ramenait d'ordinaire Adrien. Mais Adrien ne paraissait pas. Enfin, elle crut le reconnaître, longeant la muraille d'en face. Il marchait lentement, d'un pas inégal et indécis.

Cette lenteur supplicait Marthe, décuplait à ses tempes les battements violents de son sang. Il traversa pourtant, disparut sous le passage